

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Laurent REY

Huit ans de collège (1876-1884),
partie II

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1940, tome 39, p. 129-138

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Huit ans de collège *

(1876-1884)

Revenons à notre réfectoire pour le quitter et nous rendre à la salle d'étude des Petits où avait lieu la prière du soir en commun, précédée, deux ou trois fois par semaine, de l'instruction mi-religieuse, mi-familiale du directeur du Pensionnat, M. Bertrand.

Je me souviens d'un sermon sur l'éternité, fort impressionnant pour nos jeunes cerveaux. « Supposons une boule de fer grosse comme le soleil ; chaque cent ans une mouche vient la frôler de son aile. La boule de fer finira par être réduite en poussière et l'éternité n'aura pas commencé. »

Une autre fois un sermon sur la charité, se terminant ainsi : « Une pauvre famille est venue se recommander à moi, pour un secours ; je lui ai promis de faire appel à votre bon cœur. Nous allons faire une collecte ; chacun donnera ce qu'il pourra. Je sais que vous n'êtes pas riches, la plus petite obole sera la bienvenue. »

Le produit de la quête est apporté sur le bureau, devant le directeur qui paraît hésiter un instant. « Mais, qu'est-ce ceci ? Je ne veux pas savoir qui a mis cette pièce de 5 francs. Je le remercie de tout cœur, tout comme je vous remercie tous ; vous venez de faire une bonne œuvre qui m'émeut profondément ».

* Cf. *Echos* d'avril-mai 1940.

Qui était le généreux donateur de l'écu ; nous disions entre nous : C'est Maître, c'est Maître ! (un Jurassien).

Ce fut encore un sermon, plutôt une causerie sur la façon de se tenir à table, de se servir de la cuillère, de la fourchette, du couteau. Il avait apporté sur son pupitre tout l'attirail approprié et, joignant le geste à la parole, faisait la démonstration. C'est à cette occasion que j'ai entendu la seule parole d'impatience sortir de sa bouche : « Plaise à Dieu que ceux qui se plaignent en aient toujours autant ! »

Il y avait à cette époque la collecte universelle pour l'érection du sanctuaire du Sacré-Cœur à Montmartre, monument d'expiation édifié au moyen de souscriptions d'un sou. Les institutions catholiques s'arrachaient le privilège de contribuer à l'œuvre sainte. Un des sermons du soir lui fut consacré. « Nous voulons que le Pensionnat de l'Abbaye y participe ; mais ce fut très difficile de trouver sous quelle forme. Nous avions pensé de fournir à perpétuité l'encens, la place était prise. Puis l'huile de la lampe du sanctuaire ; malheureusement nous sommes arrivés trop tard. Que faire ? Après mûre réflexion nous avons demandé et obtenu la fourniture de la mèche de cette lampe. Nous serons ainsi encore plus près de Dieu et brûlerons jour et nuit à sa gloire éternelle ».

M. Bertrand a quitté la direction du Pensionnat à la fin de l'année scolaire 1879-1880, nommé Prieur. Il ne conservait que l'enseignement des mathématiques dans les classes supérieures, sa spécialité. Ainsi se réalisait en lui la réunion du spirituel et du réalisme, la profonde piété unie aux chiffres et aux théorèmes, un saint et un savant.

Jamais il ne nous dit un mot de sa mission en Afrique, avec Mgr Bagnoud. Le bruit circulait entre nous que, lors de sa traversée mouvementée d'Alger à Marseille, au voyage du retour, au milieu de la tempête, la Sainte Vierge lui était apparue ; réminiscence de l'ex-voto accroché aux murs de la chapelle du Scex.

Le dernier contact que j'eus avec lui me laisse un bien doux souvenir. Je veux en parler, quitte à me faire traiter de cabotin.

St-Maurice n'avait pas encore la classe de Physique et la dernière année du Lycée s'accomplissait au collège de Sion. J'y fus au cours de 1884-1885.

M. Bertrand faisait partie du Conseil cantonal de l'Instruction publique dont le président, dénommé Préfet des études, était M. le chanoine In Albon de la Cathédrale de Sion.

M. Bertrand assistait aux examens publics de fin d'année et, lorsque vint le tour des mathématiques, qui étaient aussi devenues ma branche préférée, je le vis se pencher du côté de M. In Albon et pointer du doigt un nom sur la liste des élèves.

M. In Albon, donnant suite à la suggestion, m'appela au tableau noir. Le professeur, M. Bruttin, président de la ville de Sion, m'y accueillit de la façon avenante que voici : « Ah ! à celui-ci il faut donner quelque chose de plus difficile. » C'était déjà encourageant.

Un problème fort compliqué d'algèbre, que j'avais heureusement revu la veille, fut posé et résolu à satisfaction de droit, comme disent les juristes.

L'examen terminé, M. Bertrand, avant de quitter la salle des cours, s'approcha de moi et me dit textuellement ces paroles restées profondément gravées dans ma mémoire et dans mon cœur : « Je vous félicite, vous faites honneur au collège de St-Maurice. » Récompense bienvenue à la fin des études classiques ; cela valait mieux que tous les prix.

M. Bertrand est mort peu d'années après, en 1890 ; il n'avait pas 60 ans, laissant la réputation d'un saint.

En 1888, au décès de Mgr Bagnoud chargé d'ans et de mérites, il avait été choisi par ses confrères pour lui succéder. Un chanoine me racontait un jour la scène émouvante et pathétique de confrères, réunis au Chœur de l'église, sortant tous de leurs stalles, se précipitant à genoux pour supplier M. Bertrand d'accepter son élection. Mais ce fut en vain, sa décision était irréductible.

Son souvenir est devenu pour moi encore plus lumineux par la suite, depuis que, par mon mariage, je suis devenu son parent.

Son successeur à la direction du Pensionnat, dès 1880, fut M. le chanoine Maret, un peu moins rigide peut-être, accordant plus facilement des permissions, lâchant les rênes, tout en les tenant bien en mains, introduisant le chauffage au dortoir, remplaçant les couverts d'étain par des couverts de faïence, autorisant plus souvent le lever à 6 heures, les dimanches et les jours de fête, en un mot, faisant usage d'un peu moins d'austérité.

Après le déjeuner, la messe chantée tous les jours, avec accompagnement d'orgue tenu par un élève, Frossard de Fribourg. Le chœur des chantres, formé par des groupes d'élèves alternant de semaine en semaine. Elle était dite par M. le chanoine Bonvin, d'une lenteur désespérante, surtout à l'élévation. De crainte de manquer une syllabe, une lettre des paroles rituelles, il les répétait huit fois, dix fois ; de nos bancs nous entendions siffler les s.s.

Les courtes récréations d'un quart d'heure, avant le dîner, se déroulaient au Martolet. Il n'avait pas encore été éventré et fouillé. Nous jouions donc sur des tombeaux.

Les grandes récréations de 12 h. à 1 h. (on ne disait pas encore 13 heures), de 4 h. $\frac{1}{4}$ à 5 h., celle-ci accompagnée d'une tranche de pain pour le goûter et quelquefois d'une pomme ou d'une poignée de noix, se passaient à la Grande-Allée, comme aujourd'hui, mais avec moins d'espace, car les gradins supérieurs n'étaient pas aménagés. Même une vigne longeait le rocher, toujours vendangée lors de la rentrée d'octobre, et pour cause.

Pour accéder à la Grande-Allée on longeait le vivier, cette gracieuse pièce d'eau alimentée par la fraîche et abondante source sortant du rocher, à quelques pas, et toujours d'égale température. En hiver elle fumait. Un saule pleureur ombrageait un coin du vivier où s'ébattaient des truites que l'on disait en nombre égal à celui des chanoines. Un poisson venait-il à périr et à montrer son ventre blanc, c'était l'annonce de la fin prochaine d'un membre de la communauté.

De l'autre côté du vivier, il y avait une légère construction en bois, à claire-voie, où, dans l'année 1875-1876, avait été enfermé un chamois. L'année suivante, le chamois libéré, ou peut-être péri en captivité, avait été remplacé par un jeune aigle. Nous avons, un jour, assisté à l'un de ses repas, formé par un lapin vivant lâché dans la volière par l'économe, M. Kümmin. Je vois encore le lapin éperdu, courant autour de la cage, poursuivi par l'oiseau vorace. Ce fut vite fait ; une aile étendue arrête la malheureuse bestiole et quelques vigoureux coups de bec en ont raison. Puis c'est la curée.

Les jeux de la Grande-Allée étaient certes moins modernes et moins compliqués que ceux d'aujourd'hui ; il n'y avait ni football, ni tennis. Le principal, le roi, était celui de la « paume », cette balle de caoutchouc plein, de quatre centimètres de diamètre, que l'équipe gagnante, « le camp », lançait à la volée, à vigoureux coups de bâton, par dessus les têtes de l'équipe perdante formant « la chasse ». Le bâton y tenait un grand rôle ; c'était un pieu ou un échalas dont les coins avaient été arrondis au couteau, ou mieux un manche à balai bien rond, coupé à la bonne longueur. Combien de fois les domestiques, trouvant un balai veuf de son manche, n'ont-ils pas fait leurs plaintes !

Le « camp » se trouvait près du mur de soutènement du chemin de fer. Le grand coup était de faire passer la balle par dessus le rempart, vis-à-vis, à l'autre bout de la cour. Bien rares étaient ceux qui réussissaient ce coup magistral, cette parabole aérienne finissant dans les champs et les pierriers de l'autre côté du mur de clôture.

Généralement et sauf ces très rares exceptions, la balle restait en deçà ; elle tombait plus ou moins en arrière chez les « chasseurs » et si un de ceux-ci parvenait à l'arrêter à la volée, à la « paumer », sans qu'elle eût touché terre, c'était partie gagnée ; la « chasse » venait au « camp » et le « camp » partait à la « chasse ».

Il serait trop long d'entrer dans les particularités très intéressantes de ce jeu. Il valait certes soit le tennis, soit le football, exigeait de l'adresse tant au camp qu'à la chasse et de l'agilité. Il a vécu, la mode en a passé, paix à sa mémoire.

Le jeu de « Hèque », de l'allemand « Ecke » = coin, angle, moins noble, était mené avec la balle de caoutchouc creuse, de cinq à six centimètres de diamètre, jetée contre l'adversaire enfermé dans les quatre coins des limites, ou... dans le vide. L'adversaire touché était éliminé, le coup manqué éliminait son auteur. Adresse à l'attaque, agilité à la défense. Le parti gagnant était celui dont un ou plusieurs membres restaient en jeu, tous les adversaires étant éliminés.

Je fais grâce du jeu de « marbres » ou billes auquel M. le chanoine Gross, inspecteur, aimait à se mêler. Il se développait surtout au printemps, quand le sol était dégelé et boueux, facile à creuser.

Je fais grâce des jeux de quilles, un pour les Grands où l'on jouait à l'argent s'il vous plaît, à un centime le jeu ; l'autre pour les Petits, où l'honneur seul comptait.

Mais je puis comprendre dans les jeux la gymnastique, bien qu'elle fût une branche de l'enseignement.

On avait à sa disposition deux barres fixes, une pour les Grands, une pour les Petits, comme toujours ; quatre paires de barres parallèles, c'était assez peu, mais cela aidait bien au développement des muscles. La gloire était de parvenir à faire le « grand tour », la voltige autour de la barre fixe, les bras tendus.

Les accidents, s'ils n'étaient pas nombreux, ne faisaient cependant pas défaut. Je me souviens de ce gymnaste qui, ayant abusé de la colophane, avait eu la peau des mains arrachée. Je me souviens de Louis Delaloye, d'Ardon, lâchant la barre en plein vol, raclant le sol de son visage, les jambes en l'air. Je me souviens encore d'Emile Roduit et de sa jambe cassée.

Ce dont je me souviens aussi, c'est de l'examen de fin d'année en 1883, en présence de la Commission cantonale et de la piteuse exhibition que j'y fis dans la manœuvre du « grand tour » ratée et manquée. Les yeux furibonds du moniteur, les sourires goguenards des examinateurs et les éclats de mes chers condisciples (cet âge est sans pitié) me couvraient de confusion, pendant que je me relevais en ramassant une mélancolique poignée de tan.

On fut cependant assez charitable pour ne pas m'en tenir rigueur, et pour maintenir le prix qui m'était destiné.

Trente-cinq ans plus tard, mon fils Paul me dit un jour : « Tu sais, papa, j'ai découvert dans ta bibliothèque ton prix de gymnastique de 1883, *Du Droit et du Devoir*. — Je ne l'ai jamais lu. — Tu as eu grand tort, j'ai rarement lu quelque chose de plus intéressant, de plus instructif, de plus vivant ».

Une des distractions de la récréation de 4 h. ½, était l'arrivée des trains sortant du tunnel à grands coups de sifflet, surtout celui de la ligne du Bouveret avec sa locomotive époumonée et sa cheminée longue d'un mètre et demi au moins. J'ai pu me rendre compte, plus d'une fois, que cette distraction subsiste aujourd'hui encore.

Nous avons eu la visite à la Grande-Allée d'un vélocipédiste. On ne disait pas encore cycliste. Depuis quelques

années la machine faisait des progrès. On en voyait passer une, de temps en temps, sur les routes, le velocemen haut perché sur la roue d'avant, équilibré en arrière par une roue minuscule. C'était le grand « Bi » ou « l'araignée » des années 1877 et 1878.

Une femme de mon village, à la vue de cet étrange instrument, avait dit à une commère : « A-t-o yu le molaré que l'a passô su sa rouâ » (As-tu vu le rémouleur qui a passé sur sa roue ?). C'était cependant déjà le roulement sur billes, trouvé en 1869, la chaîne sans fin mise en usage la même année, la roue cerclée de caoutchouc gros comme le petit doigt. Le pneumatique ne devait faire son apparition que bien plus tard, en 1888, avec Dunlop le véterinaire et sa bicyclette, cette merveilleuse petite machine, dont on voit revenir la vogue avec grand plaisir.

Assis sur sa sellette étroite,
Savoir à propos s'incliner
Ou vers la gauche ou vers la droite
Et sur le centre s'appuyer ;
Pour conserver son équilibre
Etre toujours en mouvement,
C'est l'image d'un peuple libre
Et d'un meilleur Gouvernement.

(Citation de 1869).

Mais la cloche annonçant la fin de la récréation a retenti. On se précipite, c'est une ruée autour de la fontaine d'eau vive, au bord de la source coulant abondamment et calmement sous le rocher. Chacun veut se désaltérer avant d'aller s'enfermer dans la salle d'étude, préparer ses devoirs, étudier ses leçons pour la classe qui va s'ouvrir.

La classe de Préparatoire était en somme une école primaire d'un degré supérieur ; de là on partait, soit à droite vers les études classiques, ou à gauche du côté de l'école réelle, Moyenne et Technique. Elle comprenait deux divisions. Une vingtaine d'écoliers s'y prélassaient, avec M. Chervaz comme professeur ; plusieurs de St-Maurice, parmi eux Maurice Kuhn, le plus fameux joueur de piston que le Valais ait connu.

M. Chervaz cumulait : professeur principal « unique » de Préparatoire, professeur de calligraphie (de belles-lettres), même de dessin avec M. Vuilloud, bibliothécaire, inspecteur des Petits. Il enseignait avec une certaine grandiloquence qui était dans sa manière. Il nous entretenait des difficultés turco-russes, de la guerre prochaine, de la « Question d'Orient » alors à la mode, sous ce vocable. Les punitions : 50 à 100 vers à copier ; les récompenses : transcrire dans un cahier d'honneur les dictées sans faute. Combien de fois n'avons-nous pas écrit, avec une plume à deux becs (le papier carbone n'était pas connu), les deux vers fatidiques :

Celui qui met un frein à la fureur des flots
Sait aussi des méchants arrêter les complots.

N'est-ce pas Morand qui, au bas d'une page de pensum, fit de ce fameux distique le sujet d'un dessin à la plume fort réussi : Un gendarme fermant une vanne.

M. Chervaz était bibliothécaire ; distribution de livres le jeudi de 11 heures à 11 h. ½. Il y en avait pour tous les goûts, même de la Bibliothèque rose.

Mon cousin Constantin me sermonnait : « Voyons, prends des ouvrages sérieux, Ernest Hello. » Bien oui, les « Vacances de Paul » et le « Général Dourakine » faisaient mieux notre affaire. Et Jules Verne et Guenot avec ses épisodes de l'épopée du moyen-âge, et Raoul de Navery avec « Patira », et le « Trésor de l'Abbaye ». « Patira » ! le plus beau livre de la bibliothèque. Nos professeurs recommandaient Paul Féval, récemment converti, mort, selon le mot de Louis Veuillot, après avoir eu le temps de radouber sa barque et puis de jeter l'ancre en haut.

Avec M. Gross, en Principes et Rudiments, il fallait marcher droit. Nul ne bronchait. Mais, avec cela, un cœur excellent ; il ne dédaignait pas de partager nos jeux ; avec lui, j'ai joué aux « marbres ». Il vous prenait à part : « Voyons, mon garçon, il faut abandonner cette timidité ; vous valez autant que vos condisciples, soyez donc un peu sûr de vous-même. C'est bien de ne pas être arrogant, mais il ne faut pas verser dans l'excès contraire ».

L'effet d'un bon mot. Il m'avait donné comme pensum une traduction de français en latin. Je le lui présentai, écrit au crayon, sur une page déchirée d'un cahier. Il le prend, l'examine, puis : « C'est bien comme travail, mais ce n'est pas présentable. Vous allez me recopier cela, à l'encre sur une feuille de papier plus propre ».

Ce seul mot « C'est bien » eut sur moi un effet, je ne peux pas dire prodigieux, mais réconfortant.

Aux environs de Pâques 1879, en Rudiments, il indiquait les places probables de fin d'année. « Fleury (le futur Père Cordelier Bernard) et Hophan (Hop-han et non Hofan), premier et second prix, sans conteste ; comme 3^e, Rey, s'il veut se dérouiller et un peu mieux travailler pourra peut-être y parvenir. Allons ! un effort ! »

Il nous dit un jour : « Comme l'année dernière, vous allez me faire, le jour de ma fête, un compliment et un cadeau de quelques livres. Laissez cela, il ne faut pas faire de dépenses pour moi. Nous fêterons en même temps la S. Eugène et la S. Henri (Stockalper) à St-Martin où nous sommes invités ».

M. Gross était un prédicateur fort réputé et fort recherché. De haute taille, son buste dominant la chaire, il attendait, avant de commencer, que le silence fût complet. Je l'ai entendu à Vionnaz, ma paroisse, le jour de la fête patronale, et à Monthey, plusieurs fois.

Littérateur aussi, très attaché à certaines traditions sur les lointaines origines de son couvent, il se lança dans une controverse avec M. l'abbé Besson (aujourd'hui Mgr Besson). J'eus le grand honneur d'échanger avec lui des propos amicaux dans les « Echos » dont il me remercia un jour, sur le quai de la gare de St-Maurice, en m'embrassant devant toute la foule des voyageurs et en me reprochant de ne pas avoir continué la conversation.

M. Abbet, en Grammaire et Syntaxe, faisait bûcher ferme. Point de paroles inutiles, point de digressions. Le technicien dans toute la force du terme, net, précis, tranchant.

Ne lui arriva-t-il pas de nous demander de traduire en

vers latins la fable « l'Aveugle et le Paralytique ». Grands dieux, quels vers !

«... hic pedibus, alter per lumina videns »

Inspecteur des Grands, il avait mâté en quelques mots à l'emporte-pièce, à la fin de 1876-1877, la grève fomentée par les Philosophes et les Rhétoriciens pour protester contre la prolongation de l'année scolaire de 3 à 4 semaines au-delà de la durée usuelle. Ils refusaient de répondre à la cloche et continuaient à se promener sous les platanes du sommet de la Grande-Allée. De l'autre bout, nous voyions M. Abbet gesticulant violemment. Que disait-il à ces rénitents, qui étaient des hommes, les Martin, les Meisoz, les Nantermod, les Jonneret, etc. Il finit cependant par en avoir raison. Mais le soir, au dortoir, tous les chandeliers étaient renversés.

Doué d'une superbe voix de ténor, les offices chantés par lui, la Préface, le Pater, étaient de toute beauté, un vrai concert d'artiste.

Quel honneur pour moi, en 1909, lors de l'inauguration de ses fonctions épiscopales, d'avoir été appelé à lui présenter les hommages de ses anciens élèves.

Laurent REY

A suivre.